

**Liaison**

**Liaison**  
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

**Poésie**

**Bagriana Bélanger**

Numéro 64, novembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, B. (1991). Compte rendu de [Poésie]. *Liaison*, (64), 41–43.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Montréal, Fernand Dorais, malgré son amertume, n'a pas trahi le rêve qu'il s'est fait d'un Nouvel-Ontario qui accèderait éventuellement «à son autonomie, alors que le travaille dans ce qu'il a de plus profond et de plus précieux la triple crise de la laïcité, de son enseignement universitaire à fonder et de son statut ethnique spécifique face à l'américanisme et aux autres faits francophones ou ethniques du Canada» (page 81).

Il est donc tout naturel que **Témoins d'errances en Ontario français** soit un livre subjectif, rempli d'affirmations sans fondement scientifique, puisque ce livre se veut le témoignage d'un homme de coeur, arrivé en Ontario avec un bagage culturel québécois (ce qui, à l'époque, voulait dire surtout français). Cet homme de coeur s'est mis à l'écoute des jeunes d'ici et s'est aussitôt emballé pour leurs projets de création ainsi que pour leur mode de vie; cet homme de coeur s'est enraciné profondément dans son nouveau milieu, créant autour de lui un oasis où jeunes et moins jeunes se sont réunis pour illustrer une culture qui peut dépasser la censure des bien-pensants (voir le chapitre sur **Les Rogers**) et devenir «une expérience commune et partagée» (page 63) par le biais du théâtre, par la voie de la poésie et de la chanson ou par le truchement de la prose, celle de nouvelle, du roman ou, comme dans le cas présent, de l'essai.

*Mariel O'Neill-Karch*



Roger Bouchard, **Visions d'outre-vie**, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1991.

Roger Bouchard se meut, dans le monde des hommes et des choses, avec une aisance peu commune : il a l'air parfaitement heureux. Pourquoi alors ce titre troublant, inquiétant? De quelles visions s'agit-il?

À la lecture du livre, nos connaissances sur l'auteur, sur nous-mêmes et sur l'être humain en général s'élargissent et s'approfondissent. On comprend mieux les cycles de vie, le jeu de la lumière et de l'ombre, l'alternance des saisons, le va-et-vient dans la nature, l'évolution spirituelle chez certains, l'existence quasi-végétale chez d'autres, le mouvement et le repos, la puissance régénératrice du silence.

C'est avec beaucoup de sérénité que Roger Bouchard pose les questions fondamentales de la vie et de la mort, inséparables comme le jour et la nuit, puisque la vie est mouvement, tandis que la mort, elle, constitue le repos nécessaire et l'harmonie du silence qui préparent l'âme pour sa prochaine vie. En apprivoi-

sant la mort, l'auteur nous livre son propre «art de vivre»: Montaigne ne disait-il pas que «vivre, c'est se préparer à mourir»?

À la manière des philosophes, Bouchard partage, avec ses lecteurs, ses connaissances et expériences sur la mort afin de mieux comprendre la vie et de mieux la vivre. Mais qu'est-ce qui se passe au moment de la mort? L'homme revoit sa vie, étape par étape, événement par événement, comme un film. En évoquant tout ce qu'il a vécu, il y réfléchit, se juge, se repent et graduellement s'en détache.

S'il existe, parmi ses souvenirs, un projet important qu'il n'a pu réaliser, la conscience le retient et s'y oriente pour pouvoir le réaliser, lors d'une prochaine vie. Le passage de la vie à la mort (le trépas, du verbe trespasser, XIIe siècle) n'est pas une expérience douloureuse, mais un grand soulagement. On traverse un long corridor et l'on arrive dans un monde de lumière et de rayonnement où des êtres subtils et lumineux accueillent le nouveau venu.

Bouchard distingue, cependant, la mort naturelle de la mort violente : meurtre, suicide, accident ou blessure de guerre. Seule la mort naturelle assure le cheminement spirituel et l'évolution de l'âme vers les mondes subtils, extraterrestres et immatériels. Seule la mort naturelle aussi mène vers le repos, étape nécessaire à la future réincarnation, à la vie éternelle à travers une succession ininterrompue de vies et de morts réitérées.

Par contre, le suicide et le meurtre condamnent l'âme



violentée à une errance et quête permanente de corps, à une agitation confuse et agressive qui se perpétue à travers des décennies, voire des siècles.

Roger Bouchard nous livre son «gai savoir» : sachant que l'on est mortel, on devra vivre avec la conscience du lendemain, mais en faisant de bonnes actions ici-bas, en modifiant notre perception des êtres et des choses, ainsi que nos attitudes envers les autres.

Si chacun pouvait poser, dans son milieu familial et professionnel, des gestes d'amour et d'amitié, des actes positifs qui améliorent la vie autour de lui, il y aurait plus d'harmonie dans le monde environnant et plus de lumière dans l'univers. À cet égard, **Visions d'outre-vie** constitue un livre moral, un art de vivre. Mais rien, en revanche, ne le rapproche de la prédication moralisatrice ou religieuse; il n'y a ni jugements de valeur, ni menaces, ni reproches. L'auteur glorifie la vie dans ses manifestations multiples, il proclame l'immortalité de l'âme et condamne la violence.

Il est difficile de ne pas comparer **Visions d'outre-vie** avec l'enseignement de la Fraternité blanche universelle et avec les théories énergétiques du Dr Janine Fontaine qui commencent à nous sensibiliser de plus en plus à d'autres dimensions invisibles chez l'Homme. Il serait souhaitable que Roger Bouchard se documente davantage dans ce domaine, cela lui permettrait de vérifier ses expériences auprès d'autres penseurs.

Bagriana Bélanger

---

### Daniel Pokorn, **Matière à musée**, Montréal, été 1991.

---

Daniel Pokorn, président de la Société des sculpteurs du Canada, a participé, au cours de l'été dernier, au symposium **Matière à musée**, tenu à la Place Ville-Marie, au cœur de Montréal. Cet artiste français, bien connu à Toronto où il habite depuis 1968, y exposait deux figures stylisées, mais nettement anthropomorphiques, découpées dans l'acier, se tenant côte à côte, sans se toucher.

Il y a, dans ces personnages plus grands que nature sans être tout à fait monumentaux, quelque chose de doux malgré le matériau et les angles aigus des diverses parties de leurs corps qui se terminent en têtes rondes comme la lune et le soleil. Plutôt que de se tenir droit, les corps sont légèrement penchés en arrière et tournés l'un vers l'autre, frappés, dirait-on, de stupeur, à moins que ce ne soit de crainte ou de timidité, comme on a tous été renversé le jour où l'on a découvert que l'on aimait... vraiment. Ce qui me confirme dans cette interprétation, c'est le choix des couleurs. Vue de face, la première figure est bleue; l'autre, jaune. Vues de dos, c'est le contraire, comme si l'artiste avait voulu nous faire comprendre qu'il y a, chez l'homme, du féminin et, chez la femme, du masculin. Différence dans les formes; ressemblance au niveau des couleurs.

Il y a encore plus, puisqu'il y a complémentarité. Mais qu'arriverait-il, en effet, si ces deux personnages distincts, séparés, complétaient le

geste esquissé qui les pousse l'un vers l'autre? Ce serait le miracle de l'amour qui fait de deux êtres un seul couple, qui fait du mélange du bleu et du jaune une nouvelle couleur, le vert, beau comme un printemps éternel, beau comme seul pouvait l'être l'arbre du paradis terrestre qu'il ne tient qu'à nous de recréer dans nos affections.

Il y a là matière à réflexion et très certainement matière (amusée) à musée.

Pierre Karch

---

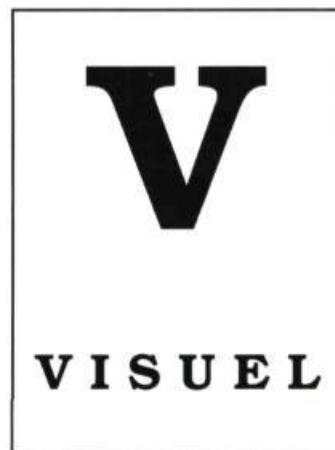
Léa DesChamps, **Au-delà de la fiction... l'hypothèse**, et Nicole Doucet, **Alibi**, à la Galerie Saw d'Ottawa, du 11 septembre au 9 octobre 1991.

---

Le carton annonce des *vidéo sites*. Les vidéastes sont deux Franco-Ontariennes : Nicole Doucet et Léa Deschamps. Symétrique, sobre et stérile, l'espace qui nous accueille a tout d'un temple où la mémoire des sentiments et des mots est fixée sur pellicule.

Nicole Doucet confronte l'image fixe et l'image en mouvement. Son oeuvre **Alibi** se compose de cinq photographies du cimetière du Père Lachaise et de celle, sur plaque d'aluminium, d'un personnage aux yeux bandés. Au centre, un moniteur nous envoie à répétition les images d'une ascension effrénée vers un but inconnu.

Cette confrontation formelle permet d'aborder un sujet aussi ancien que celui de reconstituer le visage d'autrui dans notre mémoire sans avoir le support de l'image.



### **Matière à musée de Daniel Pokorn**

Photo : MOK

